Procès de réhabilitation : Déposition du Duc d'Alençon

Illustre et très puissant prince et seigneur, le *seigneur Jean, duc d'Alençon*, âgé d'environ cinquante ans, produit, reçu, juré et interrogé devant les seigneurs juges, le troisième jour du mois de mai, l'an du Seigneur mille quatre cent cinquante-six,

Interrogé d'abord sur ce qu'il sait pour déposer à propos du contenu des Ier, Iie, IIIe et IVe articles, il dit et déclare sous serment que, lorsque Jeanne vint voir le roi, celui-ci se trouvait dans la ville de Chinon ; le témoin était alors dans la ville de Saint-Florent, et au cours d'une promenade pour chasser aux cailles, en français, un de ses intendants vint le prévenir de l'arrivée auprès du roi d'une Pucelle, qui se déclarait envoyée par Dieu, pour mettre en fuite les Anglais et faire lever le siège mis par ceux-ci devant la ville d'Orléans. Aussi dès le lendemain le témoin se rendit auprès du roi à Chinon, et il y trouva cette Jeanne, qui s'entretenait avec le roi. A l'arrivée du témoin, Jeanne demanda qui il était, et le roi répondit que c'était le duc d'Alençon. Alors Jeanne déclara : « *Vous, soyez le très bien venu ! Plus nombreux seront-ils ensemble du sang royal de France, et mieux cela sera* ». Le lendemain Jeanne vint à la messe du roi et, lorsqu'elle vit le roi, elle s'inclina ; puis le roi l'emmena dans une chambre, avec le témoin et le sire de La Trémouille, que le roi retint, en ordonnant aux autres de se retirer. Alors Jeanne adressa plusieurs requêtes au roi, et entre autres pour qu'il donnât son royaume au Roi des cieux : après cette donation le Roi des cieux agirait comme il l'avait fait pour ses prédécesseurs, et le remettrait en son état antérieur ; il y eut aussi beaucoup d'autres choses, que le témoin ne se rappelle pas, mais dont on parla jusqu'au repas. Après le repas le roi alla se promener dans les prés, et Jeanne y courut avec la lance ; le témoin, voyant comme elle se comportait en tenant la lance et en courant avec la lance, lui donna un cheval. Mais ensuite le roi décida que Jeanne serait examinée par les gens d'Église, et furent délégués à cet effet l'évêque de Castres, confesseur du roi et les évêques de Senlis, Maguelonne et Poitiers, maître Pierre de Versailles, plus tard évêque de Meaux, maître Jourdan Morin, et beaucoup d'autres dont il ne se rappelle pas les noms. Ils demandèrent à Jeanne, en présence du témoin, pour quelle raison elle était venue, et qui l'avait envoyée au roi. Elle répondit qu'elle était venue de la part du Roi des cieux, qu'elle avait des voix et un conseil qui lui indiquaient ce qu'elle avait à faire ; de cela cependant le témoin ne se souvient pas. Mais plus tard Jeanne, qui prenait alors ses repas avec le témoin, confia à celui-ci qu'elle avait été beaucoup questionnée, mais qu'elle savait et pouvait plus de choses qu'elle n'en avait dites à ceux qui l'interrogeaient. Le roi cependant, après avoir entendu la relation desdits commissaires chargés de l'interroger décida que Jeanne irait à Poitiers, où elle serait de nouveau interrogée. Le témoin n'assista pas à cet interrogatoire fait à Poitiers. Il sait cependant que plus tard, au conseil du roi, on relata ce qu'avaient dit ceux qui l'avaient examinée : ils n'avaient rien trouvé en elle de contraire à la foi catholique, et, attendu l'état de nécessité, le roi pouvait avoir recours à elle. Après cette relation le roi envoya le témoin vers la reine de Sicile, afin de préparer le ravitaillement pour l'armée qui devait être conduite à Orléans ; il rencontra alors le sire Ambroise de Loré et un sire Louis, dont il ne se rappelle plus le nom, qui préparèrent le ravitaillement. Mais il fallait de l'argent pour cela, et afin de l'avoir le témoin retourna auprès du roi, lui annonça que le ravitaillement était prêt, et qu'il ne manquait plus que l'argent pour les vivres et les hommes d'armes. Le roi envoya alors quelques personnes pour délivrer l'argent

nécessaire à l'accomplissement de cette entreprise ; ainsi les hommes d'armes avec les vivres furent prêts à partir pour la ville d'Orléans, afin d'essayer, si possible, de faire lever le siège. Jeanne fut envoyée avec ces hommes d'armes, et le roi lui fit faire une armure. Ainsi partirent les hommes d'armes et Jeanne ; mais ce qu'ils firent en route et dans la ville d'Orléans, le témoin n'en sait rien, si ce n'est par oui-dire, car il ne fut pas présent et n'alla pas avec ces hommes d'armes. Cependant il vit par la suite les fortins établis devant la ville d'Orléans, et il constata leur force ; il croit qu'ils furent pris plus par miracle que par la force des armes, spécialement le fortin des Tournelles, au bout du pont, et le fortin des Augustins ; si dans ceux-ci le témoin s'était trouvé avec une petite troupe, il aurait bien pu espérer résister pendant six à sept jours à toute la puissance des ennemis, qui, lui semble-t-il, n'auraient pu s'en emparer ; et, comme il l'a entendu rapporter par les hommes d'armes et capitaines qui y furent, ceux-ci attribuaient presque tous les événements d'Orléans à un miracle de Dieu venant d'en haut et non à l'œuvre des hommes. Il l'entendit dire plusieurs fois par sire Ambroise de Loré, naguère prévôt de Paris. Le témoin ne vit plus Jeanne depuis qu'elle eut quitté le roi jusqu'à la levée du siège d'Orléans. Il la revit à Selles en Berri, d'où il rejoignit avec Jeanne les autres hommes d'armes se trouvant près d'Orléans. Et ils firent tant qu'ils réunirent jusqu'à six cents lances des gens du roi, avec l'intention d'aller à Jargeau, ville qu'occupaient les Anglais ; et cette nuit-là ils couchèrent dans un bois ; le lendemain vinrent d'autres hommes d'armes, conduits par le sire bâtard d'Orléans, le sire Florent d'Illiers et quelques autres capitaines ; et tous rassemblés ils se trouvèrent environ mille deux cent lances. Il y eut alors discussion entre les capitaines, car les uns étaient d'avis de donner assaut à la ville, les autres étaient opposés, affirmant que les Anglais avaient une grande puissance et étaient en grand nombre. Jeanne, voyant ces dissensions entre eux, leur dit de ne pas craindre le nombre et de ne pas faire difficulté à donner l'assaut aux Anglais, car Dieu conduisait leur entreprise ; elle ajouta que si elle n'avait pas été sûre que Dieu menât l'affaire, elle aurait préféré garder ses moutons et ne pas s'exposer à tant de périls. Sur ces paroles ils se mirent en route vers la ville de Jargeau, croyant s'emparer des faubourgs et y passer la nuit ; mais les Anglais, l'apprenant, vinrent à leur rencontre et d'abord les repoussèrent. Ce que voyant, Jeanne prit son étendard et partit à l'attaque en exhortant les hommes d'armes à avoir bon courage ; et ils firent tant que cette nuit-là l'armée du roi s'installa dans les faubourgs de Jargeau. Le témoin croit que Dieu menait l'affaire, car pendant la nuit il n'y eut presque aucune garde, et, si les Anglais étaient sortis de la ville, l'armée du roi aurait été en très grand péril. Les gens du roi préparèrent l'artillerie, firent au matin diriger bombardes et machines contre la ville ; après quelques jours ils tinrent conseil sur ce qui paraissait à faire contre les Anglais se trouvant dans Jargeau, pour reprendre la ville. Pendant le conseil on rapporta que La Hire était en pourparlers avec le sire de Suffolk ; peur cela le témoin, et les autres qui avaient la charge des hommes d'armes, furent mécontents de La Hire ; et on lui demanda de revenir. Après cet incident on décida de lancer l'assaut contre la ville, et les hérauts crièrent : « *A l'assaut* » Jeanne dit alors au témoin qui dépose : « *Avant, gentil duc, à l'assaut !* » Et, comme il paraissait au témoin qu'on agissait prématurément, en partant si vite à l'assaut, Jeanne lui dit : « *N'hésitez pas ! L'heure est prête quand il plaît à Dieu* » ; elle ajouta qu'il fallait travailler quand Dieu le voulait : « *Travaillez et Dieu travaillera* » ; plus tard elle dit au témoin : « *Ah ! gentil duc, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ton épouse de te ramener sain et sauf ?* » C'était vrai en effet : quand le témoin quitta sa femme pour venir à l'armée, celle-ci dit à

Jeanne qu'elle craignait beaucoup pour son mari, qu'il avait déjà été prisonnier et de grosses sommes avaient été dépensées pour son rachat, qu'elle l'aurait volontiers prié de rester. Alors Jeanne répondit : « *Dame, n'ayez pas peur ! Je vous le rendrai sauf, dans l'état où il est, ou même meilleur* ».

Il déclare aussi que, pendant l'assaut contre la ville de Jargeau, Jeanne dit au témoin, qui se trouvait à une place, de quitter cet endroit ; car, s'il ne s'en allait « *cette machine* », dit-elle montrant une machine installée dans la ville, « *te tuera* ». Le témoin s'en alla, et peu après, au lieu même qu'il avait quitté, fut tué par cette machine un certain Monseigneur du Lude; le témoin en conçut une grande peur, et il s'émerveillait des paroles de Jeanne après cela. Ensuite Jeanne partit à l'assaut et le témoin avec elle. Lors de l'avancée des assaillants le Comte de Suffolk fit crier qu'il voulait parler au témoin qui dépose ; mais il ne fut pas entendu, et l'assaut poursuivi. Jeanne était sur une échelle, tenant à la main son étendard, qui fut frappé ; elle-même fut atteinte à la tête d'une pierre, qui se brisa sur sa chapeline. Elle fut cependant jetée à terre ; en se relevant elle dit aux hommes d'armes : « *Amis, amis, sus ! sus ! Notre Sire a condamné les Anglois. A cette heure ils sont à nous ; ayez bon courage !* » En un instant la ville de Jargeau fut prise ; les Anglais firent retraite vers les ponts, suivis par les Français ; et dans la poursuite plus de onze cents furent tués.

Une fois la ville prise, le témoin, Jeanne et les hommes d'armes allèrent à Orléans, puis d'Orléans à Meung, ville où se trouvaient des Anglais, à savoir l'Enfant de Warwick et Scales. Avec peu de troupes le témoin passa la nuit dans une église, près de Meung, où il fut en grand péril ; le lendemain il allèrent vers Beaugency, où ils rencontrèrent dans les prés d'autres troupes royales et menèrent une attaque contre les Anglais se trouvant dans la ville. Après cette attaque, les Anglais abandonnèrent la ville et se réfugièrent dans le château ; on plaça alors des gardes devant le château pour empêcher les Anglais de sortir. Alors qu'ils se trouvaient ainsi devant le château, le témoin et Jeanne apprirent que le connétable arrivait avec quelques troupes ; ils en furent, eux et les autres de l'armée, mécontents et voulurent se retirer de la ville, car ils avaient l'ordre de ne pas recevoir le seigneur connétable dans leur compagnie. Aux dires du témoin, Jeanne déclara que, si le connétable venait, elle s'en irait. Mais le lendemain, avant l'arrivée du seigneur connétable, on apprit que les Anglais venaient en grand nombre et avec eux le sire de Talbot. Les troupes crièrent : « à l'arme » ; et alors Jeanne dit au témoin, qui voulait s'en aller à cause de l'arrivée du sire connétable, qu'il était nécessaire de s'entraider. Les Anglais du château cependant le rendirent par composition ; ils partirent avec un saufconduit, délivré par le témoin, qui en ce temps était lieutenant du roi pour cette armée. Alors que ces Anglais se retiraient, vint un homme de la compagnie de La Hire, pour annoncer au témoin et aux capitaines du roi que les Anglais approchaient, qu'ils seraient bientôt en vue, et qu'ils étaient environ mille hommes d'armes. Au bruit, Jeanne demanda ce que disait cet homme, et, l'ayant appris, elle déclara au sire connétable : « *Ah ! beau connétable, vous n'êtes pas venu de par moi ; mais puisque vous êtes venu, soyez le bienvenu* ». Beaucoup des gens du roi craignaient alors, disant qu'il était bon d'amener les chevaux, alors Jeanne déclara : « *En nom Dieu, il les faut combattre ! s'ils étaient pendus aux nues, nous les aurons, car Dieu nous les envoie pour que nous les punitions* », affirmant qu'elle était sûre de la victoire, en ajoutant les mots suivants : « Le gentil roi aura aujourd'hui la plus grande

victoire qu'il eut jamais. Et m'a dit mon conseil qu'ils sont tous nôtres ». Et le témoin sait que, sans grande difficulté, les Anglais furent défaits et tués, et parmi eux Talbot fut pris. Il y eut alors grand massacre d'Anglais, puis les gens du roi vinrent à la ville de Patay en Beauce ; dans cette ville ledit Talbot fut amené devant le témoin et le sire connétable, en présence de Jeanne. Le témoin déclara à Talbot qu'il ne devait pas croire le matin qu'il en serait ainsi ; sur ce, Talbot répondit que c'était la fortune de la guerre. On retourna ensuite auprès du roi, qui décida d'aller en la ville de Reims, pour son couronnement et son sacre.

Il entendit parfois Jeanne dire au roi qu'elle durerait un an, et non beaucoup plus, et qu'il fallait penser, pendant cette année-là, à bien travailler, car elle prétendait avoir quatre charges, à savoir : chasser les Anglais ; faire couronner et sacrer le roi à Reims ; délivrer le duc d'Orléans des mains des Anglais ; et faire lever le siège mis par les Anglais devant la ville d'Orléans.

Il dit en outre que Jeanne était chaste et détestait beaucoup ces femmes qui suivaient les armées. Le témoin la vit en effet, à Saint-Denis, au retour du couronnement du roi, qui poursuivait l'épée tirée du fourreau, une fille vivant avec les hommes d'armes, au point que dans sa poursuite elle en cassa son épée. Elle était aussi fort irritée quand elle entendait des hommes d'armes jurer ; elle les réprimandait beaucoup et surtout le témoin, qui parfois jurait ; et lorsqu'il la voyait il se retenait de jurer.

Il dit aussi que parfois en campagne il coucha avec Jeanne et les hommes d'armes à la paillade ; il vit parfois Jeanne s'habiller, et parfois il voyait ses seins, qui étaient beaux ; le témoin n'eut cependant jamais aucun désir charnel à son endroit.

Il dit en outre, pour autant qu'il put s'en rendre compte, l'avoir toujours estimée bonne catholique et femme honnête, car il la vit plusieurs fois recevoir le corps du Christ ; et, quand elle regardait le corps du Christ, elle versait très souvent d'abondantes larmes. Elle recevait la sainte eucharistie deux fois par semaine et se confessait souvent.

Il dit aussi que Jeanne, hors le fait de guerre, était d'un comportement simple et jeune ; mais pour la guerre elle était très habile, tant pour porter la lance, que pour rassembler l'armée, ordonner le combat et préparer l'artillerie. Tous étaient pleins d'admiration de ce qu'elle pût se comporter si habilement et prudemment dans les actions militaires, comme si elle avait été un capitaine guerroyant depuis vingt ou trente ans, et surtout à propos de la préparation de l'artillerie, en quoi elle excellait.

Interrogé sur ce, ne sait rien de plus.